KREIZY BREIZH N2 copie_Mise en page 1 16/05/13 14:17 Page1

La Compagnie du Chat qui Siffle

La magie des instruments

Maison de l'enfance
Carhaix
Mercredi 30 janvier
2013

La Compagnie du Chat qui Siffle s'est produite à la Maison de l'enfance à Carhaix, le 30 Janvier dernier, dans un spectacle musical intitulé *Tapis volants*.

Réservé à un public très jeune, le concert accueillait de nombreux spectateurs en bas-âge. Y figuraient même des bébés de quelques mois. Pourtant, pas de brouhaha. Bien au contraire, les tout-petits sont restés très attentifs. Ce qui était assez surprenant ! Sans doute ont-ils apprécié les musiques exotiques ou à base d'objets détournés, créés par Sylvain Diamand et Emmanuel Ricard. Petit bémol tout de même : le son des tambourins et tam-tams, diffusé dans la salle, ne semblait pas adapté pour des petites oreilles. La Maison de l'enfance peut tout de même être satisfaite. Cinquante enfants, accompagnés de leurs parents, se sont en effet laissés transporter avec plaisir sur ces *Tapis volants* du Chat qui Siffle.

Nous avons pu interviewer Sylvain Diamand et Emmanuel Richard, à l'issue de leur concert de janvier dernier à Carhaix.

Les deux musiciens nous ont précisé d'où venait leur passion pour la musique, et l'origine de certains des instruments issus de l'héritage précieux de leurs voyages à l'étranger. Mais nos artistes ont aussi fait preuve d'imagination en employant des objets inhabituels, insolites. Sons amusants de pots de fleurs glissés sur les tapis ou verres à pied à la mélodie créée du bout des doigts, n'ont pas laissés indifférents nos petits mélomanes. Ils n'ont d'ailleurs pas manqué de sensibilité ni de curiosité pour les variations musicales – douces ou entraînantes, tonalités aiguës ou graves – quand Sylvain et Richard les invitaient à venir toucher et admirer les instruments pour mieux comprendre la technique des musiciens.

Un grand remerciement à tous celles et ceux qui ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Les partenaires : le collège Jean-Corentin-Carré, au Faouët et le lycée Paul-Sérusier, à Carhaix
Les enseignantes : Corinne Stéphan (BTS-Carhaix), Angélique Callac et Serge Dayou (3e–Le Faouët)
Les intervenants : Jean-Pierre Bénard (journaliste), Eric Legret (photographe), Stéphane Hervé (graphiste), Perrine Lagrue (coordinatrice de la saison du Plancher)
Les artistes et accompagnateurs qui se sont prêtés à l'exercice des interviews : La Cie du Chat Qui Siffle, Maryline Mercent, Erol Josué, Mohammad Motamedi, le collectif de slameurs de Toulouse, François Corneloup, Desdamona, Jean Rochard, Christine Salem, Titi Robin.
Les partenaires organisateurs : L'Espace Glenmor, La Fiselerie, Dañs Tro, l'association Galipette, l'association Maen Gwenn, Local Jeunes Huelgoat.
Et tous les élèves qui ont montré un enthousiasme et une grande détermination pour parvenir à un journal de qualité !

Kreizy Breizh

Kreizy Breizh N°4
Textes et photographies de :
l'Atelier culturel 5e - collège Carré, Le Faouët : **Thomas Bourbon, Kilian Corbihan, Camille Dupouey, Alexane Eskenazy, Florent Grare, Quentin Grégoire, Océane Grosjean, Phoebe Harwood-Orman, Lucy Kugler, Patrick Le Bris, Célia Le Cloirec, Steve Louis, Evans Marcelin, Laura Péres, Rozenn Perron, Matthieu Quinio, Julien Veneu, Romann Yvinec**
BTS1 assistant PME/PMI - Lycée Sérusier Carhaix : **Manarsana Abdouroihmane ; Anfani Bachfou Ali ; Maxime Akono ; Angélina Cauzit ; Amaury Daniel ; Romain Gaubicher ; Justine Le Bomin ; Deïdree Payet.**
Kreizy Breizh N°5 à paraître en janvier 2014

Jack Danielle's String Band

« L'essentiel est d'avoir bon goût »

Salle des loisirs
Poullaouen
Samedi 10 novembre
2013

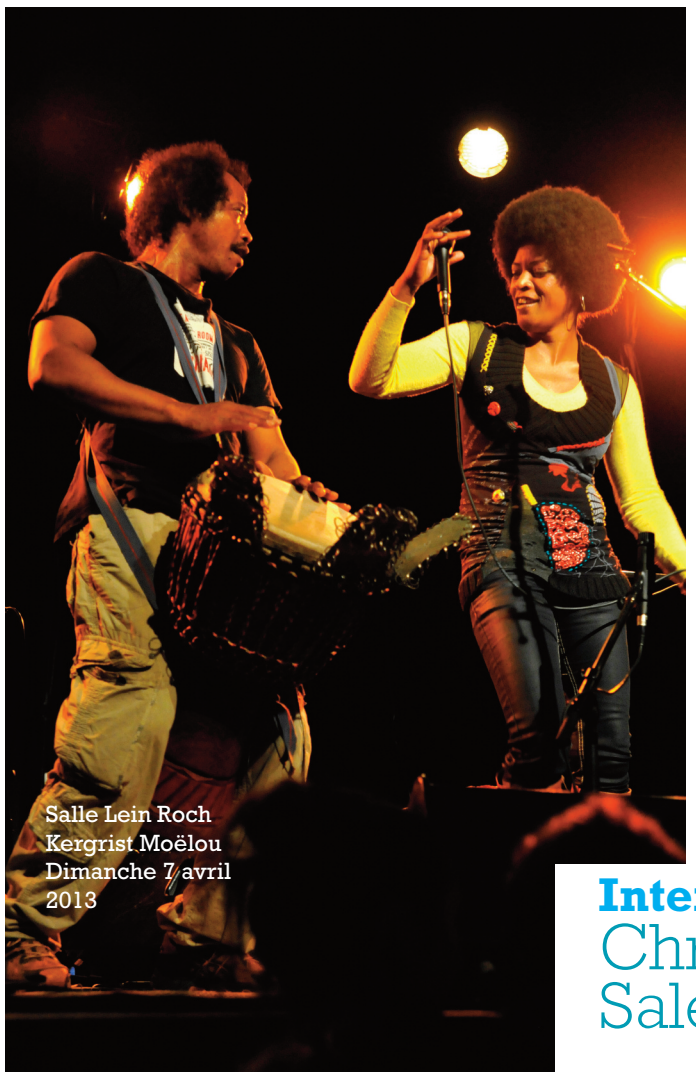
Le groupe s'est produit en novembre à Poullaouen. Un sextet breton acoustique, fervent amateur de country-blues, d'oldtime et de bluegrass.

Interview
Jack Danielle's String Band

Comment vous décririez-vous en un mot ?
Acoustique.
Préférez-vous jouer dans des petites ou grandes salles ?
Nous avons choisi de jouer avec un seul micro et, au-delà d'une certaine jauge, le son n'est pas parfait dans les grandes salles, puisqu'on ne peut pas avoir tous les instruments en même temps. Mais cela a du charme. C'est aussi beaucoup plus simple ; en un quart d'heure, la balance est finie !
Qu'est-ce que vous entendez par « bluegrass » ?
C'est la question qui revient tout le temps. Nous avons d'ailleurs intitulé notre album *What is Bluegrass ?* C'est Bill Monrow qui a inventé ce terme. Il a créé dans les années 50 un groupe : Bill Monrow and his bluegrass boy's. Puis les styles se sont mélangés : musique des émigrés irlandais avec violon et banjo, gospel, blues et country-blues… les États-Unis sont si vastes !
Quelles sont vos inspirations musicales ?
J'ai été (Jack Titley, chef-de-file du groupe. NDLR), un grand fan de musique électronique. Jonathan Caserta, le contrebassiste, aimait beaucoup le swing, le jazz et la musique de l'Est. Richard Connan, qui joue du banjo, a écrit de nombreux morceaux de musique arabisante. Les sources sont variées.
Un artiste à qui vous aimeriez ressembler ?
À Doc Watson, un chanteur incroyable. L'important dans la musique est d'avoir bon goût. On est parfois impressionnés par la virtuosité de certains musiciens, mais l'essentiel pour moi, c'est d'avoir bon goût. C'était le cas de Doc Watson.
Avez-vous des projets ?
Oui ! Faire un nouvel album l'année prochaine ; le dernier a constitué une très belle expérience.

Christine Salem

La passion du maloya



Salle Lein Roch
Kergrist Moëlou
Dimanche 7 avril
2013

Christine Salem, une des rares voix féminines du maloya, était sur la scène de Kergrist-Moëlou, en avril denier.

Le maloya : c'est la musique des esclaves noirs, importés pour travailler dans les plantations à l'époque coloniale. Sur la scène, Christine Salem fait don de sa personne : au travers de son esprit, les ancêtres guident sa voix, mugissant leur révolte dans un culte saisissant aux esclaves *marrons*.
L'artiste du maloya lance une première phrase, provoquant une réponse de ses musiciens et de leurs instruments traditionnels : roulèr, kayamn et pikèr. Dans cette atmosphère débordante d'énergie qui a gagné la salle, nous ressentons une très belle relation entre les artistes.
Christine Salem bouge magnifiquement. Avec son groupe réunionnais, elle a su captiver le public en le faisant participer et en lui donnant le goût du rythme, issu d'une réelle passion pour le maloya. Nous sommes conquis !

Interview
Christine Salem

« Je suis une ambassadrice du maloya »

Comment avez- vous trouvé le public ce soir ?
C'était un public agréable, présent dans les chants. Malheureusement la salle était trop petite : il manquait de place pour danser.
Avez-vous peur de la barrière de la langue ?
Je m'exprime tout simplement et j'essaye de résumer au mieux les éléments pour présenter les chansons, comme j'ai pu le faire ce soir. Je n'aime pas trop parler, le concert en deviendrait trop long et le public finirait par se lasser !
Quel est votre message ?
Mon message est mon style musical : le maloya. Pour moi, il s'agit de le faire connaître au maximum, lui et son histoire. Je cherche ainsi à faire découvrir la Réunion et sa culture. Je suis une sorte d'ambassadrice du maloya et c'est un combat de tous les jours…
Quelles sont les différentes langues que vous utilisez ?
J'utilise le kréyol, l'arabe et le maloya. Quand deux personnes sont en transe, elles peuvent se parler dans des langues qu'on ne comprend pas.
Vous évoquez vos ancêtres, dans une chanson par ailleurs très belle et émouvante ; avez-vous fait des recherches ?
Oui. Je suis partie de mon nom de famille. À la Réunion certains documents avaient disparu, ou ont été brûlés. Mes recherches m'ont conduite à Madagascar, aux Comores et à Zanzibar.
Avez-vous toujours travaillé avec les mêmes musiciens ?
David Abrousse m'accompagne depuis 2005. Ary Perigone depuis 2 ans. Mais il y a eu aussi pas mal de changements. Ce n'est pas toujours facile pour certains musiciens d'être en tournée quand ils mènent une vie de famille. Je peux les comprendre et je respecte le choix des gens.

KREIZY BREIZH N2 copie_Mise en page 1 16/05/13 14:17 Page2

Kreizy Breizh

Magazine culturel

numéro 4

JUIN 2013

le plancher
scène du kreiz breizh

Le Plancher, scène du kreiz breizh est une saison culturelle itinérante en Pays Centre Ouest Bretagne : jazz, musiques du monde, musiques populaires et actions culturelles en direction des jeunes publics.

Le Plancher, scène du kreiz breizh
3 rue des milad - 56630 Langonnet
02 97 23 83 83
leplancher@leplancher.com
leplancher.com

Reportages
Portraits
Interviews
Concerts

des journalistes en herbe
dans les coulisses
de la saison du Plancher

Ursus Minor

Un rap engagé et interactif

page 2

Christine Salem

« Le maloya, un combat de tous les jours »

page 4

Titi Robin

Un grand moment de partage et de découverte

page 2

Festival Couleurs du monde
Transe vaudou, chants persans, et tchatche poétique

page 3

Compagnie du Chat qui Siffle
Tapis volants pour petits mélomanes

page 4

Jack Danielle's String Band
« What is Bluegrass ? »

page 4

ÉDITO

Kreizy Breizh n°4

Et voici la deuxième partie de la saison 2012/2013 du Plancher, passée au crible de nos jeunes apprentis-journalistes centre-bretons. Pour ce 4e numéro, les étudiants en BTS assistant de gestion PME/PMI du lycée Paul-Sérusier à Carhaix ont collaboré avec la classe de DP3 du collège Jean-Corentin-Carré, au Faouët. De Haïti en passant par l'Iran, les États-Unis, l'île de La Réunion et bien d'autres contrées réelles ou imaginaires, ils ont multiplié les rencontres avec des artistes, des professionnels du monde du spectacle, et des personnalités qui participent à la vivacité culturelle du centre-Bretagne. Diversité des musiques, mais aussi diversité des langues et des langages, voilà l'ouverture au monde que propose Le Plancher à ces jeunes reporters culturels au travers de ce projet pédagogique. Maintenant, à vous, lecteurs, de vous laisser embarquer !

Partenaires

KREIZY BREIZH N2 copie_Mise en page 1 16/05/13 14:17 Page3

Titi Robin Un grand artiste simple et sincère

Titi Robin et ses cinq musiciens ont donné un concert mémorable, devant 450 spectateurs réunis en avril dernier à l'Espace Glenmor.

Espace Glenmor
Carhaix
Dimanche 14 Avril 2013

Titi Robin est un grand artiste, qui fait coexister cultures indienne, marocaine et turque. D'improvisations calmes et reposantes, en échos et souvenirs de musiques entendues en Espagne ou au Maghreb, le musicien sait toucher son public et l'émouvoir par sa sincérité et la simplicité de sa seule présence.

Une ovation debout

Tout au long du spectacle, Titi Robin et ses musiciens ont montré respect et admiration mutuelle. Fait rare, les spectateurs enthousiastes lui ont adressé une « standing ovation » et le public du Glenmor s'est mis à danser.

Soirée exceptionnelle, grand moment de découverte et de partage, le spectacle du guitariste restera l'un de nos concerts préférés de la saison 2013 du Plancher. Merci à vous et à vos musiciens talentueux, Monsieur Titi Robin !

Interview Titi Robin

« Ici, en Bretagne, le public est plus expressif »

D'où vient votre style de musique ?
Je me suis mis à jouer à la maison de cette manière, sans l'avoir décidé. Mais c'est un mystère. En ayant joué avec d'autres musiciens, dans d'autres pays, je comprends un peu mieux pourquoi.

Parmi tous vos concerts, quel est votre meilleur souvenir ?
Il y a 25 ans, à Birzeit en Palestine, il y a avait une chorale qui passait avant nous, avec un mélange de choristes de religions musulmane et chrétienne. Et je me suis dit : « Tiens, j'aimerais bien voir ce genre de chorale en France ! ».

Avec vos musiciens, est-ce seulement le mélange des cultures et des nationalités qui vous intéresse ?
Qu'ils soient de nationalités différentes ne me dérange pas. Ce qui m'importe, c'est qu'on ait le même amour de la musique et qu'on s'entende bien. Qu'on soit une famille.

En 2002, vous avez fait la musique du film *La Mentale*, de Manuel Boursinhac. Est-ce que cela vous a plu ?
C'était ma première musique de film et j'en suis très fier. Il y avait un mélange de gitans, d'Arabes et de Français dans l'histoire, et ça allait bien. Mais j'ai été déçu par le film qui donnait une image négative de la banlieue. J'en ai refait une autre : *Olé*, avec Gérard Depardieu. Mais c'était moins intéressant.

Vous avez beaucoup de succès, quelle en est la clé ?
Ça fait 30 ans que je joue. J'ai bien gagné ma vie. J'ai un public très fidèle et je le respecte, sans faire de concession, tout en restant attaché à ma musique. Les gens me suivent pour ce que je fais et non parce que c'est la mode.

Comment avez-vous trouvé le public, ce soir ?
Super ! C'est la troisième fois que je joue au Glenmor. Ailleurs, le public aime aussi mais ne le montre pas forcément. Ici, en Bretagne, il est plus expressif et je m'attendais à ça.

La Grande Boutique
Langonnet
Vendredi 22 Mars 2013

Ursus Minor Des étoiles dans les yeux

En mars dernier, Ursus Minor donnait un concert à la Grande Boutique. Et ce soir-là, le public avait bien des étoiles dans les yeux…

Sur scène, un guitariste autodidacte de 21 ans issu du Bronx, un batteur remplaçant au pied levé ; Desdamona, artiste rappeuse engagée et une choriste généreuse et pleine de bonne humeur ; enfin, le magnifique François Corneloup au saxophone, et Tony Hymas, le cofondateur du groupe aux claviers, donnent par leur presence scénique, une dimension quasi spirituelle à la prestation du groupe.

« Spectacle généreux et interactif »

Le spectacle d'Ursus Minor – mélange de styles musicaux dans lequel le message est plus important que le seul désir de plaire – sait aussi se montrer généreux et interactif, notamment quand la choriste fait participer le public avec *We shall not be moved*. Une chanson traditionnelle dont les paroles rendent hommage aux esclaves qui ont su résister.

Interview Ursus Minor

Desdamona, François Corneloup et Jean Rochard, (le producteur du groupe) nous ont accordé une interview

« Prendre la parole, pas le pouvoir ! »

Comment avez-vous trouvé le public ce soir ?
Vivant, réceptif et énergique ; à Langonnet, il y a un rapport rare avec les gens.

Pourriez-vous définir un style pour caractériser votre musique ?
Il n'existe pas de « style » défini ! On mélange jazz, hip-hop, folk… Dans le groupe, nous acceptons de ne pas être d'accord. Il s'agit de prendre la parole mais pas le pouvoir ! Il n'y a pas réellement de volonté de « style », pas de calcul de notre part. Notre musique n'a pas de caractère commercial.

Comment vous êtes-vous connus ?
En voulant créer un orchestre qui mélange musiques et cultures. Nous ne voulons rien nous interdire. La moyenne d'âge des musiciens va de 20 à 70 ans.

Quel est le message derrière votre musique ?
Le message est dans la musique et non derrière ! Nous abordons les thèmes de l'esclavage, de la condition de la femme… Il faut mettre le corps en jeu par la danse qui fait tenir les gens debout. Aux États-Unis, le tambour a longtemps été interdit : il était l'incarnation du diable, l'instrument des esclaves…

François Corneloup, êtes-vous un musicien autodidacte ?
Oui ! De toute façon, en jouant, on prend toujours un cours de musique avec le public ! (*Jean Rochard, le manager d'Ursus Minor, intervient à son tour*) : Il existe divers chemins pour apprendre ce langage puissant qu'est la musique. Ursus Minor aime faire des disques qui sont des histoires.

Desdamona, vous chantez en anglais. Comment vivez-vous la barrière de la langue ?
Au début cela fait un peu peur, mais j'utilise mon énergie, mon émotion, et les paroles sont traduites en français dans le livret de mon dernier album.

Ils y étaient

Titi Robin

Gwenael

« C'était bien, je suis encore dedans »

Gwenael a aimé le concert. « C'était bien, je suis encore dedans », confie en souriant ce charpentier de 40 ans. « Mais j'ai un peu de mal à l'exprimer », avoue aussi avec émotion cet admirateur de Titi Robin, au sortir de son troisième concert avec l'artiste. Gwenael vient souvent au Glenmor. « Je retournerais voir ce musicien avec plaisir, s'il repassait en Bretagne », ajoute sans hésiter ce spectateur carhaisien.

Loïc

« Je suis venu spécialement de Paris »

Loïc est musicien. « J'ai 25 ans et je suis venu tout spécialement depuis Paris, pour voir Titi Robin au Glenmor », confie tout de go ce spectateur. Loïc n'a pas été déçu du voyage. « J'ai aimé le concert et j'ai trouvé ça très beau. Même si, concède-t-il, il me serait très difficile de déterminer quelle partie du spectacle j'ai le plus aimée. » Pour lui, aucun doute. « Je recommanderais l'écoute de ce musicien à d'autres personnes ».

Marie

« Un concert avec du cœur »

Marie a visiblement aimé la prestation de Titi Robin. « C'était un vrai plaisir » souligne cette spectatrice âgée de 40 ans. Elle ne connaissait pas le guitariste auparavant, mais elle conseillerait, bien sûr, l'écoute de toute sa musique à d'autres personnes. « C'est un concert qui a commencé avec le cœur et qui a fini avec le cœur et le corps. Entièrement », confie aussi Marie au sortir de sa première venue au Glenmor. « Rien que du bonheur, du début à la fin. »

Ursus Minor

Christophe

« Intense de bout-en-bout »

Christophe arrive de Quimperlé. « Je connaissais assez peu Ursus Minor », avoue ce magasinier-cariste de 43 ans. Pourtant, ce groupe de rap politisé semble avoir gagné les faveurs du Quimperlois. « J'ai bien aimé le concert. C'était vraiment très intense de bout-en-bout », confie le magasinier qui venait pour la première fois aux spectacles donnés par la Grande Boutique.

Jean-Pierre

« Ils sont trop bons et trop forts ! »

Jean-Pierre, quant à lui, ne mégote pas ses compliments. « Les musiciens d'Ursus Minor sont extraordinaires, avec beaucoup de talent. Ils sont trop bons, trop forts et tout est très bien fait ! », s'exclame ce spectateur de 51 ans, venu de Quimperlé. Jean-Pierre, lui aussi, ne connaissait pas cette formation mêlée de jazz et de hip-hop, avant de venir l'écouter à Langonnet. « J'ai beaucoup aimé les trois dernières chansons. »

Slam Floor

Marie-Claude

« Dense et riche en émotions »

Venue de Meslan (Morbihan), elle est une familière des rendez-vous de la Grande Boutique. « J'ai beaucoup aimé le concert de Slam Floor. Les textes du groupe sont très poétiques », confie cette retraitée de 56 ans. Amatrice de slam, Marie-Claude (prénom d'emprunt. NDLR) n'a pas de doute. « Le moment le plus intéressant était la deuxième partie : plus dense et plus riche en émotions. »

Fabienne

« Slam Floor, c'était vraiment convivial »

Fabienne apprécie le slam et ça tombe bien. « J'ai aimé le concert de Slam Floor. C'était vraiment très convivial », confie cette infirmière venue de Quimper. Les déclamations des slameurs toulousains ont impressionné la jeune femme de 38 ans. Mais cette spectatrice occasionnelle de la Grande Boutique y perd un peu son latin. « Je n'arrive pas vraiment à déterminer quelle partie du spectacle était la meilleure. Difficile de trancher ! »

Christine Salem

Marie

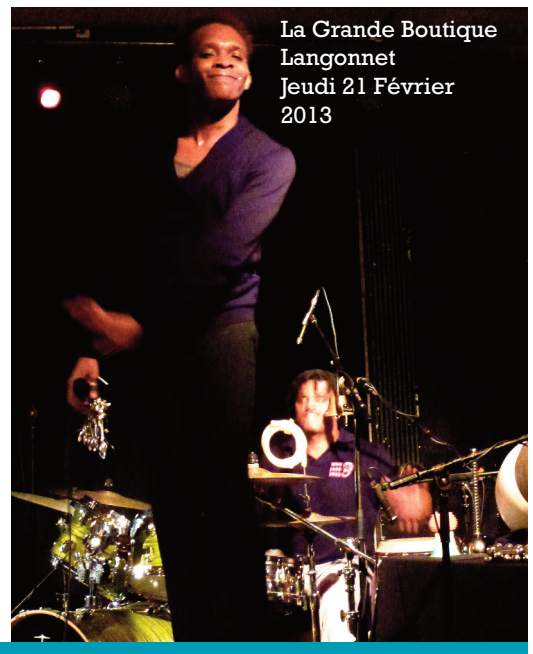
« Vraiment puissant »

Marie nous le dit tout de go : « J'ai beaucoup aimé la prestation de Christine Salem. C'est une chanteuse que je connaissais déjà. En un mot, je dirais que le concert était « puissant ». Et s'il arrivait que cette artiste se produise à nouveau dans la région, j'irais certainement la revoir avec beaucoup de plaisir », ajoute aussi cette administratrice de production de spectacles.

KREIZY BREIZH N2 copie_Mise en page 1 16/05/13 14:17 Page4

Festival Couleurs du monde

Retour sur ce temps fort de la saison qui s'est déroulé du 20 au 24 février sur les communes de Huelgoat, Kergrist-Moëlou et Langonnet, en partenariat avec France Musique / émission Couleurs du monde. Pour cette 4e édition, ce sont les grandes voix du monde qui étaient à l'honneur. On les écoute…



La Grande Boutique
Langonnet
Jeudi 21 Février
2013

Erol Josué
Prêtre vaudou et passeur de tradition

Le chanteur haïtien Erol Josué a donné un concert à la Grande Boutique, en février dernier.

Envoûtant !

Tout débute un peu comme une cérémonie : un musicien parfume la scène avec de l'encens. D'entrée de jeu, Erol Josué fascine son public en chantant sur des rythmes de transe. Un spectacle captivant, qui tisse un vrai partage entre artiste et spectateurs.

« Dépaysement total »

En véritable passeur de traditions, danseur énergique, Erol Josué nous fait aussi découvrir des sonorités inédites, en forme d'appel au rêve. Les musiciens mêlent instruments traditionnels et accessoires surprenants : tuyaux pour imiter le bruit du vent ou bruit de rivière tiré d'une eau, passant d'une moitié de noix de coco dans une calebasse… Le dépaysement est total. Avec Erol Josué, chanteur et prêtre vaudou, nous avons rencontré une personne de grande qualité qui défend fièrement ses traditions.

Interview
Erol Josué

« Dans dix ans, être fier de ce qui aura été accompli »

Vous êtes prêtre vaudou. Que pouvez-vous nous en dire ?
À Haïti, nous sommes descendants d'esclaves ; on est forcément créole et vaudou. Le vaudou puise ses origines en Afrique de l'ouest. Une religion qui s'est étendue à l'Amérique et aux îles des Caraïbes, notamment Haïti. La pratique de cette religion et de cette culture était interdite par les colons. Le vaudou a cependant intégré les rites et conceptions catholiques. Il y a eu un effet de syncrétisme sous l'influence du catholicisme. Personnellement, j'ai ce don depuis l'enfance et j'ai été « confirmé » à 16 ans. On est appelé par les esprits. On est initié et on apprend la liturgie.

Avez-vous un animal fétiche ?
Le chien, car c'est un ami fidèle…

Vous voyagez énormément ; quels sont les lieux que vous préférez ?
Je n'ai pas réellement de préférence. Chaque lieu correspond à une tranche de vie. J'aime la France et les USA. Paris, New York… Je connais bien les dédales de ces grandes villes.

Vous êtes engagé en faveur des sans-papiers ?
Oui. Nous sommes face à des systèmes absurdes. Certains ont des droits, d'autres aucun. On parle aujourd'hui de globalisation, mais rien n'est réfléchi. Quel est alors le sens du mot démocratie ? Pour les sans-papiers, c'est un parcours du combattant sans fin.

Comment vous voyez-vous dans dix ans ?
Dans dix ans, j'aurai 50 ans. Je serai un artiste plus confirmé qu'aujourd'hui. Je ferai sans doute un bilan de ce qui a été commencé. J'aimerais être fier de ce qui aura été accompli.

Mohammad Motamedi
Chants iraniens

Salle Le CAL
Le Huelgoat
Vendredi 22 février
2013

Interview
Mohammad Motamedi

Mohammad Motamedi a joué au Huelgoat dans une petite salle d'environ 50 places, en février dernier. Pour sa première en Bretagne, il nous a fait le show !

Mohammad Motamedi et son groupe nous ont fait passer un agréable moment avec un répertoire de chants traditionnels d'une tonalité aiguë exceptionnelle, au cours d'une prestation époustouflante. Sur la scène, Habib Meftah Bouchehri, le percussionniste, et un deuxième musicien, Sina Jahanabadi, jouant d'un petit luth, accompagnent l'artiste.

Des instruments fascinants

Le public n'a pas manqué d'être étonné par une introduction musicale très particulière, laissant place bientôt au chant atypique de Mohammad Motamedi. Les musiciens avaient des instruments fascinants : vièle kamantché, luth târ et percussion tombak, peu communs et peu connus du grand public breton…

Comment vous est venue la vocation de chanteur ?
Quand j'étais petit, ma famille et mes amis me disaient que j'avais une belle voix. Je suis né au Kazakhstan où il n'y avait pas d'école. Par la suite, j'ai dû partir à Téhéran pour me faire connaître et atteindre une certaine notoriété.

Pourquoi mettez-vous votre main sur votre visage quand vous chantez ?
La culture orientale veut que les chanteurs mettent leur main sur leur visage. Ils entendent mieux leur voix et ne sont pas déconcentrés par les instruments qui les accompagnent.

Est-ce que vous jouez souvent ensemble ?
Cela dépend des projets mais comme nous n'habitons pas à côté les uns des autres, nous ne jouons pas souvent ensemble. Nous le faisons qu'à l'occasion de nos tournées.

Est-ce que vous changez souvent de style de musique ?
Non, nous ne chantons que de la musique iranienne issue de la culture persane.

De quoi parlent les musiques que vous chantez ?
Nos chansons parlent du grand poète Rahiam et des prières de la culture de l'Iran.

Est-ce que vous venez souvent en France ?
Je viens de temps en temps en France et, depuis trois ans, chaque année, car j'apprécie le public français.

La Grande Boutique
Langonnet
Dimanche 24 février
2013

Slam Floor
Une tchatche poétique et engagée

Slam Floor a donné deux heures de joutes poétiques à la Grande Boutique, en février dernier. Rencontre avec les précurseurs toulousains du genre.

Les slameurs venus de Toulouse ont donné un concert à La Grande Boutique, en février dernier.
D'entrée de jeu, Capitaine Slam nous fait sourire avec son éloge rimé de la Bretagne, et d'Yvain, le chevalier au lion. Surprenant et séduisant ! La joie de vivre de la formation toulousaine nous a donné une image positive de la joute oratoire, appelée « tchatche » dans cette région. Les slameurs de Toulouse aiment faire participer leur public et savent générer un véritable enthousiasme dans la salle.

« Un amour des mots »

Avec leurs slams alternativement parlés, théâtraux ou comiques, et certains morceaux portant des messages forts, politiques, sentimentaux ou humanitaires – la famine en Afrique en est un – la langue des Toulousains devient un superbe moyen d'expression. Nous retiendrons leur amour pour les mots qu'ils savent déclamer, chuchoter, ou crier. Du slam, nous ne connaissions que Grand Corps Malade. Avec Slam Floor, il est maintenant, pour nous, synonyme de poésie, de diversité et d'engagement.

Interview
Slam Floor

« Le slam, c'est découvrir le pouvoir créateur de chacun »

Comment vous êtes-vous connus ?
Sur la scène slam à Toulouse. Rajel en est la figure tutélaire. Thierry (Capitaine Slam) a médiatisé notre travail poétique via une émission de radio. Nous faisons aussi fréquemment des ateliers au sein de lycées.

Quelles différences entre rap et slam ?
Le rap est un genre à proprement parler, pas le slam, bien plus divers. Dans le slam, il n'y a que très peu de musique ; tout se fait a capela ?

Quelles sont vos sources d'inspiration ?
Chacun d'entre nous a ses propres sources : problèmes socio-politiques, quotidien ou poésie du réel. Pour nous, le slam est un moyen d'expression synonyme de cheminement de vie.

Quelle est la part d'improvisation dans le slam ?
Grande ; il y a improvisation dès qu'il y a de la musique. La part de créativité est essentielle dans la joute et dans le jeu avec le public.

Y-a-t-il nécessité d'une approche poétique dans le slam ?
Chacun d'entre nous a sa propre rythmique, ses images. Enfant, on a accès facilement au monde poétique. Il s'agit de retrouver ce plaisir de jouer avec la langue, de s'affranchir de codes. Dire est un acte politique qui devient poétique.

Que vous apporte le slam ?
Les réponses peuvent être variées ; écrire des « bombes de papier », transmettre sa vision du monde ; être dans l'instant, là où la parole a un sens ; vaincre sa timidité ; être dans la jubilation d'écrire… En fait, le slam, c'est découvrir le pouvoir créateur de chacun.